

## LES LAVOIRS À MIMET

Il y en avait un au bas du chemin de la Megre avec une très belle source fraîche qui descendait de dessous le Géant, sur le Puech. C'était le plus important. L'eau du Vallat entretenait des sureaux immenses et des ronciers énormes : en septembre, les mûres en étaient délicieuses. De quoi se délecter et faire des confitures. Cézanne aurait aimé !

Un second lavoir se trouvait aux Écoles, sous un platane, juste au croisement avec la route. Il était doté d'une fontaine. Un troisième était situé au nord, vers la Diote qu'on nomma, tour à tour, Diot, Dilhot, Dilhote, Dillote et Diote du XVIIe au XIXe siècle, selon la prononciation et les connaissances orthographiques des divers notaires, secrétaires ou géomètres ! Un quatrième aux Rampauds sur la droite, en contrebas vers Saint-Savournin : celui-ci est encore debout mais il est devenu habitation. Un autre était sans doute aux Rigauds et un dernier sous la Tour vers le Moulin d'Eau.

Laver le linge était chose importante. On sait que l'hygiène corporelle demeurait, il y a peu encore, plus que négligée. On dit qu'à Marseille, les habitants ne prenaient qu'un bain et demi et par an ! Jean de Renou, en ses « Œuvres pharmaceutiques », disait « nunquam caput lavandum, raro pedes, saepe manus », ce qui signifie en français « il ne faut jamais se laver la tête, rarement les pieds, souvent les mains » ! Et encore pour ces dernières, en prenant de l'eau dans sa bouche afin de la réchauffer, et en la recrachant à la façon d'un filet ! Mais on changeait beaucoup les draps, les chemises et les linges intimes : il fallait donc les laver, d'où les lavoirs publics.

On appelait l'opération, qui se répétait trois ou quatre fois par an, la « bugado » ou lessive. Cela se pratiquait encore au XIXe siècle et

Cézanne, peintre, devait avoir connaissance de ces pratiques. D'ailleurs à Mimet, ces lavoirs fonctionnèrent jusque dans les années cinquante.

Le lavoir de la Megre mis en service début XXe siècle, se composait de deux bassins, l'un pour savonner, l'autre pour rincer et les pièces traitées étaient posées sur une poutre, en hauteur, qui faisait toute la longueur de ces bassins. Sur le côté, hors du bâtiment principal, un abri sous lequel avait été installé le lavoir des contagieux, en aval de l'eau de source. Dans la bâtisse couverte de tuiles plates de Saint-Henri, la bugadière ou lessiveuse, énorme marmite pour faire bouillir de l'eau.

Autrefois la « bugado », c'était très organisé. Elle durait près d'une semaine pour toutes les opérations : mouiller, charger le cuvier ou bugadière, couler la lessive (les cendres récupérées sous les potagers), rincer au lavoir, sécher et plier, repasser et ranger dans les armoires. On le faisait à lune vieille mais hors les fêtes religieuses, la semaine des morts et la semaine sainte. C'était très précis et réclamait un savoir-faire considérable tant dans la disposition des linges à l'intérieur de la bugadière, que dans l'usage des cendres avec coquilles d'œufs et copeaux de savon et la distribution puis récupération des eaux chargées de lessif. Encore ne mélangeait-on pas la couleur avec le blanc, ni les langes des bébés qui ne devaient pas séjourner la nuit sous peine de coliques ! Bref, un travail sérieux qui se faisait en famille.

Le lavoir servait au rinçage et au séchage sur des cordes blanches nouées aux arbres, soutenues par des tuteurs pour que rien ne traîne à terre. L'astuce était que la lessive était étendue à l'envers, broderies à l'abri.

Rare encore et trop cher, le savon de Marseille se démocratise au temps de Cézanne : savon « le Chat », « l'Abat-jour », « l'Abeille », « le Moulin », les marques se multiplient. Désormais, les Mimétaines apportent leurs linges et draps au lavoir pour tout y faire et au lieu

d'attendre, elles lessivent au fur et à mesure. Le lavoir fonctionne souvent. Elles y ont leur caisse pour s'y agenouiller et être le moins mal possible, avec les pains de savon et le battoir, la bugadière pour chauffer, l'eau fraîche de la source pour boire. Un travail de femmes où seuls quelques enfants sont tolérés et encore les préfère-t-on à l'écart pour pouvoir bavarder à l'aise : « propos de lavoir et de fournil » disait-on ; les hommes c'était au café !

Quand le temps des « estivants » arriva, après 1945, quelques femmes de Mimet se firent leur lavandière pour aider leur ménage. J'ai souvenir de Rosette qui fut pour moi une seconde mère : j'ai eu, ainsi, deux mères, la mienne que j'ai aimée de plus en plus, et Rosette, la lavandière courageuse, avec battoir, caisse et planche à laver. Cézanne l'aurait appréciée.

Aujourd'hui, les planches à laver servent pour la musique, les caisses ne sont plus, les battoirs sont objet de brocante et les lavoirs ont disparu.